

Mon grand-père, Anargyros Patsourakos, fils de Vasilios, était médecin au Pirée, mais servit comme Sous-lieutenant de réserve de l'Artillerie au cours de la guerre gréco-turque de 1912-13, lorsque l'Armée Grecque libéra l'Épire et la Macédoine occupées par les Turcs et les Bulgares. A cette époque tout le nord de la Grèce était encore sous domination turque et les frontières de la Grèce se situaient en Thessalie (Larissa).

Tout en servant à Metsovo, près d'Ioannina, il eut l'occasion de voir la misère de la population grecque de la région qui vivait sous la domination turque depuis plus de 500 ans.

Vers la fin de la guerre, il décida, alors qu'il n'était alors même pas marié et sans profession, de prendre, sous sa protection, deux petites filles. Il les éleva, d'abord seul, puis dans le cadre de sa famille, avec son épouse et ses enfants, leur permit de s'instruire et, le moment venu, de se marier.

L'extrait suivant de ses mémoires est, à mon avis, très intéressant car il nous transporte dans une autre époque, une époque de guerre, de misère et de pauvreté, mais aussi une époque où les mœurs des gens et leurs sentiments pour leur patrie et leurs compatriotes étaient très différents de ceux d'aujourd'hui.

MES DEUX FILLES ADOPTIVES : FRYNI ET ANNA

Hasard ou fatalité? Mes actions doivent-elles être jugées bonnes ou mauvaises? Par légèreté ou par ignorance, par simple charité ou par calcul, je compte parmi les nombreuses erreurs ou bonnes actions de ma jeunesse, les faits suivants et si l'on doit me juger, qu'on le fasse avec indulgence et en bon chrétien.

Lorsque je servais dans l'armée à Metsovo j'assistai au spectacle affligeant de la misère des réfugiés, et, comme j'étais célibataire et sans famille car mes parents étaient vieux et vivaient à Gytheion, loin du Pirée où j'habitais, que ce fût par légèreté et frivolité ou par miséricorde excessive, je décidai d'adopter un enfant, en l'occurrence une petite fille pauvre, sans même mesurer la responsabilité que je prenais alors.

Je pris une petite fille sous ma protection sans même envisager ce que je ferais lorsque la guerre prendrait fin, ni ce que cette jeune fille deviendrait si je me faisais tuer. Mais je me dis : «Adviennent que pourra, et que Dieu nous protège tous les deux ».

Fryni (ou Stamatia ou Stamata) était la fille d'Alexandre et de Maria Giotis. Son père venait du village de Kosmira mais habitait avec sa famille dans le village d'Adramitsa. Ce village est situé sur une rive du lac d'Ioannina au-dessous de la montagne de Driskos et à côté de la forteresse turque de Gastritsa. Ils avaient quitté leur village à cause de la guerre et s'étaient réfugiés à Metsovo.

Il y avait dans cette famille trois filles et deux garçons. Stamatia était la plus jeune. Ils me dirent qu'elle avait 8 ans, mais je pense qu'elle en avait probablement 6 mais ils la firent passer pour plus âgée qu'elle n'était, craignant que je ne la prenne pas. L'une des filles avait le front marqué d'une petite croix indélébile, comme les Grecs, réduits en esclavage par les Turcs, avaient alors coutume de le faire à leurs filles pour éviter que celles-ci ne soient prises dans leurs harems.

Je commençai par refuser de l'adopter car je voulais une orpheline, mais ils me dirent qu'elle était, en quelque sorte, doublement orpheline, car ils étaient réfugiés et avaient beaucoup d'enfants à nourrir. Ils me donnèrent alors leur fille et me dirent: «Nous l'accrochons à votre cou. Faites-en ce que vous voulez, c'est ce que Dieu veut. Nous n'exigeons en échange aucun paiement ni aucune dote». Cela fut dit par les deux parents et devant témoins, notamment plusieurs de mes camarades. Ils voulaient tout simplement se soulager du fardeau que représentait une famille de cinq enfants qu'ils n'arrivaient pas à nourrir. D'autres personnes présentes firent cette remarque: «Ils ont de la chance d'avoir trouvé quelqu'un qui les soulage de la charge de nourrir cette jeune fille». Cela me fit mal, mais ils vivaient dans une telle misère que le don de leur enfant me parut justifié. Ils étaient à-moitié nus, affamés et erraient dans les ruelles de Metsovo quémandant un morceau de pain de l'intendance militaire pour nourrir leur famille. Déjà miséreux dans leur village, ils l'étaient encore plus comme réfugiés à Metsovo.....

Stamatia était très intelligente, blonde, avait des yeux bleus clairs, et paraissait satisfaite de moi. Je l'emmenai avec sa mère dans un magasin de Metsovo et lui achetai quelques vêtements. Je donnai à la mère 16 drachmes et achetai également quelques mètres de tissu pour sa mère et ses deux sœurs et. Je dépensai donc au total 50 drachmes pour elle.

Nous partîmes ensuite pour Kalambaka vers 11h, accompagnés par les parents et de nombreux amis qui firent cette remarque: «La petite a de la chance que quelqu'un l'ai trouvée pour la sortir de cette misère, car son père est très pauvre et ne peut assumer la charge de toute sa famille dans le village». De plus, sa mère m'a dit que «son père avait voulu la tuer à sa naissance car c'était une fille. Il voulait un garçon et l'aurait tuée si la guerre n'avait pas éclaté».

La mère me demanda mon adresse, mais je lui donnai un faux nom et une fausse adresse, car je pensai que si le père était si pauvre, il pourrait un jour me soutirer de l'argent.

Lorsque nous fûmes en route vers Kalambaka je décidai également de changer le nom de la petite, de l'appeler Fryni et de dire qu'elle venait de Kozani. Elle était très jeune et avec le temps, elle finirait par oublier son vrai nom. C'était alors le vendredi 1er Février 1913.

De Kalambaka j'envoyai Fryni au Pirée, accompagnée de Christos Sereleas, mon assistant, qui venait de Mani. Evangelos Antypas, mon premier Sergent d'Infanterie, originaire de Lixouri à Céphalonie, les accompagnait également. Je l'a confiai à une famille d'amis pour qu'ils prennent soin d'elle jusqu'à mon retour. Ils voyagèrent par train jusqu'à Vólos et ensuite par bateau à vapeur jusqu'au Pirée.

Thessalonique, Novembre 1913.

Lorsque je pris Fryni et l'envoyai au Pirée, certains personnes du quartier propagèrent la rumeur indigne que je la faisais passer pour orpheline alors qu'elle était ma fille illégitime.

A Salonique, je pensai prendre une autre orpheline pour aider mes parents. Nous verrons ce que mes chers ennemis en diront maintenant

A Kavala et à Drama, j'avais également essayé de trouver une orpheline, mais n'y étant pas resté assez longtemps, je n'y étais pas parvenu.

Revenons maintenant à Salonique où mon commandant me donna l'autorisation de chercher une orpheline dans les différentes institutions.

J'allai d'abord à «l'Institution de Bulgarie», où un millier de familles vivaient en réfugiés, car ils avaient été expulsés par les Bulgares. Ils étaient nourris par le gouvernement grec, mais se trouvaient dans une situation misérable.

Un employé s'approcha et me demanda ce que je voulais. J'étais officier, et, par conséquent, digne de la plus grande attention. Je m'expliquai et il me dit qu'il connaissait une petite fille qui correspondait à ce que je cherchais, mais qu'elle n'était pas présente dans les lieux. Comme nous discussions ensemble, un petit groupe de jeunes filles et de mères m'entourèrent, me demandant d'adopter l'une d'entre elles. Quelle ne fût pas leur déception !

La jeune fille arriva, au bout d'un moment. Elle s'appelait Anna, avait environ 10 ou 11 ans, était très mignonne et avait terminé son CE2 à l'école primaire de son village, à Stromnitsa. Je lui demandai si elle voulait me suivre. Au bord des larmes, elle se confonda en remerciements, mais il me fallait obtenir d'abord le consentement de son père. Je lui demandai si elle avait encore sa mère mais elle me répondit qu'elle était morte. Elle ajouta que son père l'avait tuée d'un coup de pied et qu'il la frappait, elle aussi, très souvent, quand elle lui demandait du pain. Il l'obligeait également à travailler n'importe où.

Je pensai que ses propos étaient sans doute un peu excessifs et qu'il fallait faire la part des choses. Elle me supplia de l'emmener sur le champ, sans même demander l'autorisation de son père, mais je refusai car je tenais à faire les choses correctement. Après discussion avec les deux employés de l'institution, nous convenâmes qu'ils demanderaient le consentement du père et que je devais revenir le lendemain. La petite se mit à pleurer, pensant que je ne reviendrais pas ou que je prendrais une autre jeune fille.

Le lendemain, alors que je me rendais à l'église de Saint Dimitri, je regrettais ma démarche du jour précédent car j'avais déjà Fryni sous ma responsabilité et abandonnais l'idée de retourner voir Anna. Mais, en chemin, je rencontrai l'homme qui me l'avait présentée la veille. Celui-ci me pria de l'emmener avec moi parce qu'elle n'avait pas cessé de pleurer depuis mon départ et parce que son père avait donné son accord et même fait la remarque que c'était pour lui une chance d'être déchargé de la petite.

Je changeai donc d'avis et retournai à l'institution bulgare avec lui. Dès qu'elle me vit, elle se mit à pleurer et à m'embrasser les mains. Son père était encore une fois absent mais les deux employés me dirent qu'il leur avait donné son consentement. Je l'emmenai alors avec moi, après leur avoir donné 5 drachmes pour leur peine, ainsi qu'ils me le demandaient.

Aussitôt, je me rendis au Palais du Commandant pour rapporter le fait que j'avais trouvé une orpheline que je garderais avec moi. J'y retrouvai Irinodiki Antonio Arvaniti avec lequel j'avais fait l'école des officiers de Corfou. Celui-ci me dit qu'il n'y avait aucun problème puisque le père avait donné son consentement. Je l'emmenai donc avec moi à Tsarsil, centre commercial de Thessalonique à l'époque, et lui achetai une paire de chaussures dans un magasin turc, parce que les magasins grecs et juifs étaient fermés, les uns parce que c'était samedi, les autres parce qu'ils fêtaient Saint Dimitri, protecteur de Salonique. Ensuite, nous nous rendîmes dans un restaurant où

elle mangea avec grand appétit car elle ne s'était pas alimentée normalement depuis longtemps. Ensuite, je la laissai dormir à l'hôtel et sortis lui acheter des sous-vêtements.

Dans l'après-midi, j'avais prévu d'aller avec mon neveu Evangelos Patsourakos, Sergent Artilleur, assister au feu d'artifice sur la place de la Tour Blanche. J'emmenai donc Anna avec moi. Dès les premières explosions, elle eu si peur qu'elle commença à crier "les Bulgares, les Bulgares, partons, fuyons, les Bulgares arrivent ..." Tout le monde nous regardait. J'essayai de la rassurer mais c'était peine perdue, si bien que nous quittâmes la place pour l'emmener près de l'endroit d'où partaient les feux d'artifice pour ainsi lui montrer qu'il n'y avait pas de bombes. Mais à chaque explosion, elle s'écriait "Partons, les Bulgares ..." Telle était sa terreur des bulgares et des atrocités qu'ils avaient commises.

Le lendemain, le 27 Novembre 1913, avant de partir en bateau vers le port du Pirée, je pris Anna avec moi et nous allâmes au magasin juif de M. Tirig et je lui achetai des robes à la mode européenne. Ensuite, je la laissai sur le bateau à vapeur et retournai à l'hôtel régler ce que je devais. J'y rencontrai un paysan qui m'attendait. Celui-ci essaya vainement de m'expliquer quelque chose que je ne comprenais pas car il ne parlait pas grec. Je demandai alors au propriétaire de l'hôtel de servir d'interprète et j'appris qu'il était le père d'Anna. Je fus heureux de le rencontrer enfin et de pouvoir répondre à toutes ses demandes. Avec l'aide du propriétaire de l'hôtel, je lui demandai s'il voulait la reprendre. Il répondit «Nou-Nou, Niema» ou «Non-Non, je ne veux pas». Il s'appelait Lazaros Athanasiou, avait environ 28 ans, était Grec, plutôt grand et mal fagoté et ne parlait que le Bulgare. Je lui donnai 25 drachmes et il m'embrassa les mains. Le propriétaire de l'hôtel me dit que, une fois débarrassé de sa fille, il retournerait probablement dans son village.

Malheureusement, quelques mois plus tard, Stromnitsa fut totalement détruite par une attaque Bulgare, et l'homme ne donna plus de signe de vie.

.....

Lorsque je retournai au Pirée, après la fin de la guerre, je plaçai Fryni et Anna dans l'école privée de k. Marikas Grigorakis, qui appartenait à la famille des Psaroudakis. Je payais 16 drachmes pour leur pension et frais de scolarité. On aurait dit deux petites sœurs et je ne faisais aucune différence entre elles, mais comme Fryni était plus instruite je nourris l'idée d'en faire une institutrice et de la renvoyer dans son village après ses études.

Mais, « comme les désirs des hommes ne s'accordent pas toujours avec les décisions des dieux », lorsque Venizélos revint au pouvoir, le Roi de Grèce Constantin fut exilé, et, poursuivi par mes ennemis politiques, je dûs me réfugier à Mani, mon pays natal, pendant plusieurs mois. Je fus ensuite exilé à l'île de Skyros pendant une année, puis emprisonné à Chalkida un an de plus et après de nombreuses péripéties, revins au Pirée. Pendant mon absence, les deux petites suivirent les déplacements de la famille de mon frère Ioannis Patsourakos, lui aussi poursuivi par des ennemis politiques. Elles se rendirent dans nos villages d'origine de notre famille à Mani, à Konakia d'abord, puis ensuite à Strotza et c'est ainsi que mes projets furent bouleversés.

En Décembre 1919 je me mariaï et fondai une famille. Fryni et Anna, en véritables sœurs aimantes et dévouées, devinrent les aînées de mes propres enfants. Elles compatissaient à leur douleur, prenaient soin d'elles et les conseillaient s'il le fallait. Mariées aujourd'hui et devenues des maîtresses de maison accomplies, elles n'ont jamais cessé d'être de bon conseil pour mes enfants.

Je mariaï Anna, à l'âge de 25-26 ans, le 16 Juillet 1930, à Georges Yannis Pipinos (de la grande famille historique de Poros), chaudronnier, avec un emploi stable à la Compagnie des chemins de fer du Pirée. Je lui donnai en dot un terrain au Pirée où je fis construire une maison de trois chambres avec cuisine et lui offrai des vêtements et des meubles d'une valeur d'environ 20.000 drachmes.

Près d'un an plus tard, on me demanda également la main de Fryni. Je la donnai en mariage en Juin 1932 à Nicholas Leandros de Santorin, quartier-maître de bateau à vapeur, excellent homme et époux. Je lui donnai en dot une maison construite à côté de celle d'Anna, pour qu'elles continuent de se voir, de même que tous les vêtements et les meubles dont elle avait besoin.

Je n'ai aucune reproche à faire, ni à l'une ni à l'autre. Elles ont été des filles remarquables et ne m'ont jamais causé le moindre problème. Elles se sont toujours distinguées par leur sagesse, leur bonne moralité et leur dévouement. Nous avons traversé des moments difficiles, mais elles sont restées fidèles à l'éducation que je leurs ai donnée. Je suis heureux de voir qu'elles s'aiment toujours autant, ainsi que leurs époux. J'ignore si elles sont heureuses, même si elles ne se sont jamais plaintes. La seule ombre au tableau qui me chagrine c'est que ni l'une ni l'autre n'a eu d'enfants. Mais les voix du Seigneur sont impénétrables... ..

Anargyros Patsourakos
Médecin – Pharmacien
Novembre 1940

(Transcrit par: Anargyros (Aghis) Patsourakos Mai 2009)

(Un grand merci à Jean-Pierre Grimault-Queret, fils d'Irène Patsourakos, pour la traduction du texte en français)